La danseuse malienne Fatoumata Bagayoko aborde de front l'excision dans «Fatou t'as tout fait», solo à découvrir au Théâtre de l'Usine (TU), à Genève. MARGO TAMIZÉ

La danse peut-elle parler de tout? A Genève, trois spectacles pointent sida, excision et stéréotypes genrés, des thématiques fortes qui font débat.

DANSER CONTRE LES PREJUGES

CÉCILE DALLA TORRE

Scène ▸ Excision, sida, questions de genre. Des thématiques sociétales rarement évoquées sur les plateaux de danse en Suisse romande. Et pourtant, dans l'actualité genevoise, trois pièces chorégraphiques brisent ces tabous dans les salles de spectacle. *Pink for Girls & Blue for Boys* de la Bâloise Tabea Martin s'apprête à déconstruire les stéréotypes de genre à la Salle des Eaux-Vives de l'Association pour la danse contemporaine (ADC). Le VIH sera au cœur du duo de Marcela San Pedro et Mikel Aristegui au Théâtre du Galpon, dès le 1er décembre. (lire en page suivante)

Au Théâtre de l'Usine (TU) ces jours, Fatoumata Bagayoko attaque de front la question des mutilations génitales féminines dans le cadre du cycle Décolonisations. Pour Agnès Izrine, historienne de la danse et rédactrice en chef du site www.dansercanalhistorique.fr, danser pour dénoncer la pratique de l'excision est du jamais vu. «La plupart des chorégraphes africains sont masculins. Il existe un certain nombre de pièces sur l'initiation des jeunes hommes, mais parler d'excision sur une scène ne s'est encore jamais fait à ma connaissance». Tout simplement parce que les femmes sont sous-représentées dans le monde de la danse contemporaine en Afrique et que les problématiques qui leur sont propres sont rarement relayées par les hommes.

Tremplin en Afrique

Née en 1989 à Bamako, Fatoumata Bagayoko fait en quelque sorte figure d'exception. Co-produit à Genève avec la structure Shap Shap, son solo *Fatou t'as tout fait* a reçu le 1er prix du jury de la nouvelle plateforme Simply The Best West Africa, créée par Serge Aimé Coulibaly – tremplin pour les nouveaux talents de la scène ouest-africaine, qui sera également relayée par le festival Steps et l'ADC, en avril prochain. La pièce de la jeune artiste, aussi à l'affiche à Genève en avril, a été primée en 2016, lors de la 2e édition de ce concours de solos de danse contemporaine, à Bobo Dioulasso, au Burkina Faso.

Autre danseur malien, Tidiani N'Diaye, dont *Natural Mystique* a reçu le Prix spécial du jury du concours, présente actuellement *Bazin* au TU. Renvoyant au pagne moiré emblématique de son pays, sa dernière création retrace à la fois son histoire, du Mali vers la France, et celle liée aux traces de la colonisation et à la mondialisation – avant d'être teints au Mali, ces tissus sont fabriqués dans des usines allemandes ou chinoises.

Egalement lauréate du Prix ZBK Acknowledgement du festival Zürcher Theater Spektakel cet été, Fatoumata Bagayoko s'est vue remettre jeudi soir sa récompense au Théâtre de l'Usine lors de la première de la pièce. Programmatrice du TU, Laurence Wagner souligne l'importance d'un tel prix, qui valide une pratique en Europe, et envoie ainsi un signal indirect alors que peu de femmes noires font spectacle d'une violence «qui a plusieurs géographies et n'est pas limitée au continent africain mais a des incidences partout dans le monde». Une pratique séculaire qui n'est pas interdite par la loi au Mali.

Art politique

La programmatrice a réuni les deux artistes au cours d'une même soirée, «leurs deux approches artistiques, esthétiques et politiques semblant former un diptyque intéressant car très contrasté. Tidiani se situe dans une approche anti-narrative, formelle et esthétique dans le rapport d'un corps au tissu. La démarche de Fatoumata, elle, est très narrative, directe et politique dans le lien à son histoire et à la violence de l'excision. Ces deux voix énoncent un point de vue contemporain sur un pays et son présent.»

Dans son enfance, Fatoumata Bagayoko dansait lors de cérémonies traditionnelles dans les familles de son quartier. Elle s'oriente d'abord vers un CAP en électricité, puis décide de se former à l'Institut National des Arts de Bamako, dont elle sort diplômée en 2007. Suivent alors cinq ans de formation au Conservatoire des Arts et Métiers Multimédia Balla Fasseké Kouyaté de la capitale malienne (CAMM), avec un diplôme d'études supérieures spécialisées en danse à la clé.

La jeune femme se forme aussi en danse traditionnelle et participe à des stages organisés au Mali avec des chorégraphes internationaux. En 2013, elle fréquente la mythique Ecole des Sables au Sénégal, entre autres sous la direction de la chorégraphe franco-sénégalaise Germaine Acogny. C'est dans le cadre du stage Engagement féminin, à Ouagadougou, dirigé par Auguste Ouédraogo et Bienvenue Bazié, qu'elle prépare son solo *Fatou t'as tout fait,* créé en 2015.

Spectatrice des premiers concours de danse contemporaine en Afrique à l'initiative de l'Institut français dans les années 1990, Agnès Izrine constate une ligne de force dans les pièces africaines. «En général, les artistes délivrent un message politique par leur art. Ils ont souvent abordé la guerre, la corruption, la (post) colonisation dans leurs pièces. Il en existe très peu qui évoquent la sexualité. Toutes les problématiques liées au sexe sont assez taboues en Afrique.»

Nombre de danseurs africains ont abordé le sida partout sur le continent, où il s'agit encore d'une épidémie majeure. «Les hommes transmettent le sida parce qu'ils refusent de mettre un préservatif. Les pièces de certains chorégraphes les ont d'ailleurs incités à se protéger», observe Agnès Izrine.

La souffrance dans le corps

«Dans *Fatou t'as tout fait*, je porte la souffrance et l'injustice dans mon corps. J'éprouve une rancoeur. Une marque, un manque indélébile et irréversible que je garde en moi, malgré moi et à jamais.» Ainsi Fatoumata Bagayoko parle-t-elle de sa pièce dans ses notes d'intention – nous n'avons pu la rencontrer à Genève avant la représentation faute de temps, car elle n'a pas obtenu son visa dans les délais. La danseuse et chorégraphe malienne évoque une pratique dont elle a elle-même été victime très jeune.

Militante dans son pays, elle éveille aujourd'hui les consciences et ouvre le dialogue dans l'espoir de faire changer les choses, malgré le poids des traditions ancestrales. «Les vieilles disaient que pour être femme il fallait se soumettre.» Dans sa langue, traduite à l'écran, Fatoumata raconte la douleur. Dans un couloir de lumière, son geste implore le refus. Au sol, elle se relève d'une marre de sang. Poignant. ❙

Fatou t'as tout fait, jusqu'au samedi 25 novembre, 20h, Théâtre de l'Usine (TU), Genève, www.theatredelusine.ch

«Evoquer le sida, c'est parler de l'autre»

«Sans Titre 97/17» ▸ Le duo de Marcela San Pedro et Mikel Aristegui ouvre le Temps fort du Galpon «Culture, sida et création».

«Sans Titre 97/17» de et par Marcela San Pedro et Mikel Aristegui. DANIEL PITTET

Le 1er décembre 1997, à l'occasion de la Journée mondiale de lutte contre le sida, Marcela San Pedro et Mikel Aristegui créaient à Genève leur premier duo autour de la thématique du VIH. Saluée par la critique, la pièce a voyagé à l'époque au Festival de la Cité à Lausanne, puis au Brésil. «C'était une petite pièce d'une vingtaine de minutes que nous avions baptisée 'Sans Titre' car nous n'arrivions pas à mettre des mots sur quelque chose de difficile à exprimer. A l'époque, on mourrait de cette maladie», confie aujourd'hui Marcela San Pedro.

«Le sida a irrigué tout un courant de la danse contemporaine en France», nous résume Agnès Izrine, auteure d'un dossier «Danse et sida» paru il y a une dizaine d'années dans la revue *Repères, Cahier de danse*. Elle se souvient des propos d'Alain Buffard, décédé en 2013: «Dans les années 1980, dire que l'on avait le sida revenait presque à déclarer que l'on allait mourir dans les six mois à venir. C'est pourquoi la plupart d'entre nous préféraient le taire.» C'était avant l'arrivée de traitements et de la trithérapie, qui ont ensuite libéré la parole des danseurs dans les années 1990, poursuit-elle.

A Genève, en 1997, Marcela San Pedro, Chilienne installée à Genève, et Mikel Aristegui, d'origine basque, répondaient à une commande du groupe Artistes Face au Sida. «Nous étions deux jeunes danseurs qui débarquaient d'Allemagne.» Un tandem ayant commencé à danser ensemble pendant leur formation car leurs professeurs disaient qu'il y avait «quelque chose qui marche» entre eux. Leur duo de fin d'études, *Para M,* gagne alors un prix en Espagne, puis leur collaboration se poursuit au sein des compagnies genevoises Vertical Danse et Alias.

Tous deux sont issus de la même volée de la Folkwang Hochschule d'Essen, où s'était formée Pina Bausch sous l'égide du maître Kurt Jooss, qui lui avait légué la direction artistique du département de danse. «Kurt Jooss utilisait la danse pour critiquer le système, notamment dans *La Table verte*, où il visait la Société des Nations. C'était aussi la manière de faire de Pina: exprimer des choses qui aient du sens. Notre danse est une manière de réfléchir au monde», explique Marcela San Pedro, nourrie par la danse-théâtre. «Chez Pina, on travaillait la danse expressionniste allemande, où comment évoquer la peur, la joie, les sensations qui peuvent y être associées.»

Vingt ans plus tard, les deux interprètes décident de recréer leur duo au Théâtre du Galpon, à Genève, qu'ils intitulent *Sans Titre 97/17*. «Cela fait sens de replonger dans cette thématique qui touche à des questions non résolues.» A partir du geste d'alors capté par une vidéo aujourd'hui guère utilisable, ils en développent une nouvelle forme, plus longue, qui sera à l'affiche plusieurs soirs à compter du 1er décembre prochain.

«On revisite le souvenir de ce qu'on avait créé. Aujourd'hui on peut vivre avec le virus, la mémoire de la souffrance est difficile mais le message est plus positif», raconte la chorégraphe. Au Galpon, espace ouvert où Marcela San Pedro avoue se sentir entièrement libre de créer, *Sans Titre 97/17* initie le Temps fort «Culture, sida et création» du «théâtre inscrit dans la cité», qui suscitera le dialogue et la rencontre, entre autres lors de tables rondes, avec des membres de l'association PVA-Genève (Personnes vivant avec). Plusieurs d'entres eux viendront témoigner certains soirs après la représentation (les 6, 7 et 8 décembre).

Comment parler du sida, notamment à des adolescents, dont la génération découvre la maladie, interroge-t-elle? Des jeunes rencontrés par le duo lors d'ateliers de danse animés dans le cadre de l'exposition *Sida – Une lutte en images*, au Musée international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge, à Genève (*Le Courrier* du 4 mars 2017). L'exposition, à voir jusqu'en janvier prochain, revient sur plus de trente ans de communication de la maladie. «La question du corps reste taboue pour les jeunes, non préparés à l'acte de toucher et ne sachant pas forcément ce qu'est un geste bienveillant par exemple», poursuit la danseuse.

«Evoquer le sida, c'est parler de l'autre. Le travail de l'interprète consiste à se mettre 'à la place de'.» Aussi le duo a-t-il choisi d'organiser l'espace entièrement modulable du Galpon en mettant danseurs et spectateurs au même niveau sur le plateau. La proximité avec le public, en évitant un dispositif scénique frontal, est un vrai choix artistique. Qui laisse au spectateur, ainsi qu'aux danseurs, la liberté totale d'adopter le point de vue qu'il souhaite. **CDT**

Sans Titre 97/17, du vendredi 1er décembre au dimanche 10 décembre, 20h, di 3 à 18h, di 10 à 15h (lu relâche), Théâtre du Galpon, Genève, www.galpon.ch

Table ronde et débat lundi 4 décembre, 18h30, «Regards croisés sur les corps sportifs et artistes», quels préjugés autour d'un corps performant?, avec Sami Kanaan, Mikel Aristegui, Louis Matte, Swann Oberson, Jacques Ménetrey et Yann Aubert.

Table ronde et débat mardi 5 décembre, 18h, «Une parfaite santé!», le point sur les réalités très variables de la perception et des soins du sida dans les différentes parties du monde, avec Alexandra Calmy, Bertrand Kiefer et Paolo Ducoli.

Rose pour les filles, bleu pour les garçons?

Spectacle jeune public ▸ *Pink for Girls & Blue for Boys* déconstruit les stéréotypes de genre. A Genève, l'Association pour la danse contemporaine prolonge le débat en marge de la scène.

«Pink for Girls & Blue for Boys» de Tabea Martin. HELEN REE

Tabea Martin chorégraphie régulièrement des pièces pour le jeune public. Lors des représentations, elle constate alors que les garçons s'assoient d'un côté dans le public, les filles de l'autre. Ce clivage amène la chorégraphe bâloise, née en 1978, à en faire spectacle: *Pink for Girls & Blue for Boys*, créé à Zurich l'an dernier, sera présenté la semaine prochaine à la Salle des Eaux-Vives de l'Association pour la danse contemporaine (ADC), dans le cadre de représentations publiques et scolaires.

Cette pièce pertinente et joueuse aborde essentiellement les stéréotypes de genre, l'égalité entre les sexes et l'homosexualité, tant féminine que masculine. Tout en gardant sa légèreté en invitant à la fête, par ses déguisements carnavalesques qui brouillent les pistes entre les genres et amusent petits et grands.

Sélectionnée aux Journées de danse contemporaine suisse, la pièce était montrée en février dernier à Genève devant près de trois cent cinquante enfants de plus de 8 ans. «La forme de la pièce incite les enfants à réagir», confie Cécile Simonet, médiatrice culturelle au sein de l'ADC. D'où l'intérêt de la reprogrammer cette saison et de la compléter par un travail de médiation, d'autant que la pièce est parfois ambivalente, poursuit-elle. Les pièces destinées aux enfants sont aussi rares dans la programmation de l'ADC.

Interprétée par deux danseuses et deux danseurs, *Pink for Girls & Blue for Boys* met en scène les rapports de force et de domination entre les sexes. Passant d'abord pour faibles et pleurnicheuses face à des garçons costauds, les filles tentent ensuite d'inverser les rôles après avoir apostrophé le jeune public. «Les filles sont faibles. Elles n'ont pas de gros muscles. Elles ne peuvent pas courir vite. Elles ne jouent pas au foot. La seule chose qu'elles sachent faire, c'est pleurer. Les filles sont bêtes».

Autant de clichés sexistes débités devant les jeunes spectateurs, qui crient leur désapprobation dans les rangs du public. Lorsque les garçons versent à leur tour des larmes, on constate toutefois que le discours volontairement discriminant à l'égard des filles domine, même s'il s'agit d'une provocation. Le spectacle doit-il parler de lui-même? Faut-il l'accompagner par une discussion ouverte pour lever toute ambiguïté?

«Une œuvre ne fait jamais l'unanimité», souligne Cécile Simonet, pour qui il importe précisément de susciter le débat sur des questions de société en amont ou après la pièce, d'autant plus en milieu scolaire. Elle est déjà intervenue dans quelques classes genevoises avec la coordinatrice de la Fédération genevoise des associations LGBT, Delphine Roux. «Cela répondait à un besoin, les enseignants souhaitent évoquer ces thématiques avec leurs élèves», note-t-elle. Des membres de la Fédération animent aussi un bord de scène à l'issue des représentations.

> **Cette pièce pertinente et joueuse aborde les stéréotypes de genre, l'égalité entre les sexes et l'homosexualité**

Programmer la pièce à Genève n'a toutefois pas été simple. Nombre de réticences se sont manifestées au sein du Département cantonal de l'instruction publique (DIP), en particulier de la Commission Ecole et Culture, qui ne souhaitait au départ pas inscrire la pièce à son agenda scolaire, à la grande surprise de l'ADC. Raison invoquée? La crainte de scandales, pas seulement parce que deux garçons ou deux filles s'embrassent dans le spectacle, relaie l'ADC.

Au sein de l'unité anti-discrimination du DIP, en revanche, le soutien au projet a été manifeste, Franceline Dupenloup, en charge des questions d'homophobie, ayant très vite apporté sa caution à l'initiative. Du côté de la Ville de Genève, la réponse positive de l'Agenda 21 a permis d'obtenir un subventionnement d'activités de médiation autour de la pièce.

Samedi 2 décembre, à l'issue de la représentation, Caroline Dayer, docteure, chercheuse et auteure de *Sous les pavés, le genre* ouvrira le débat avec Tabea Martin. Elles s'entretiendront avec Bulle Nanjoud, formatrice, et Jacques Pasquier, directeur des écoles primaires Sécheron/De Chandieu, qui a mené un vaste projet de sensibilisation dans les établissements placés sous sa direction. De quoi poursuivre la réflexion autour d'une œuvre chorégraphique audacieuse et inédite immanquable. **CDT**

Pink for Girls & Blue for Boys, dès 8 ans du 29 novembre au 3 décembre, 15h, Salle des Eaux-Vives, ADC, Genève, www.adc-geneve.ch

Table ronde sur le genre dans l'éducation, samedi 2 décembre, 16h30, modérée par Nic Ulmi, journaliste spécialiste des sciences sociales. Ateliers de mouvements pour les enfants pendant la table ronde (rés. resa@adc-geneve.ch)